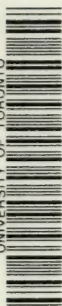


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00282603 0

Berlier, Paul
Blanche neige

PN
1981
B47



Petites pièces
pour Marionnettes

PAUL BERLIER



Blanche Neige

CONTE DE FÉES

en 7 tableaux

LIBRAIRIE
F. DE NOBELE
20-22, Rue de la Tulipe
BRUXELLES

IMPRIMERIE
V. CHEVALIER
COURT-ST-ÉTIENNE
1907



BLANCHE NEIGE

Conte de fées en sept tableaux

1. Le mari d'une princesse.
 2. Entre le feu et l'eau.
 3. Ce que l'on voit dans les nuages.
 4. Le naufrage.
 5. Une habitation souterraine.
 6. Le cercueil de verre.
 7. L'écrasement de la vipère.
-

PN
1981
B47

PERSONNAGES

LE ROI DROSSELBARTE.
FANTASIO LE BOHÉMIEN.
ASTAROTH.
L'ASTROLOGUE PARAFFINO.
SPINEKOP.
Les trois gnômes } CROLLEKOP.
RATTEKOP.
UN HOMME D'ARMES.
UN MATELOT.

BLANCHE NEIGE. *Simone*
LA REINE BOURRABAQUINE. *Éléonore*
UNE VIEILLE COLPORTEUSE. *" "*
LA FÉE ONDINE. *Magatte*
LA COMTESSE ERMENGARDE. *Wally*
GRETEL. *Regenne Rodette*
LE MINISTRE. *Robert*
UN BOURGEOIS. *Paul*

Gardes, bourgeois, seigneurs, etc.

La scène au XV^e siècle dans une vague Allemagne.

MAY 2 1974

LIBRARY

Blanche Neige

PREMIER TABLEAU

Le mari d'une princesse.

Le palais de la Reine Bourrabaquine. Au fond, colonnade et galerie donnant sur une cour intérieure. A gauche, un sofa. A droite, une glace de Venise. — Au lever du rideau, musique de fête en sourdine, au dehors.

SCÈNE I

LE ROI DROSSELBARTE, LA COMTESSE ERMENGARDE.

DROSSELBARTE. — Nouveau venu dans ce pays, je ne sais à qui m'adresser, madame, pour me faire présenter à la reine Bourrabaquine.

LA COMTESSE. — Seigneur, vous parlez justement à sa dame d'atours, la comtesse Ermengarde, qui vous rendra bien volontiers cet office.

DROSSELBARTE. — Le roi Drosselbarte vous en sait gré, madame.

LA COMTESSE. — Le roi Drosselbarte!... Ah! sire, que ne vous nommiez-vous?...

DROSSELBARTE. — Laissez, je voyage incognito. Je parcours le monde un peu pour m'amuser et beaucoup pour m'instruire. Oui, j'étudie les femmes dans l'espoir d'en rencontrer une à ma convenance, car je vous l'avoue, mon plus vif désir est de me mettre en ménage.

LA COMTESSE. — Savez-vous que la reine Bourrabaquine a une fille qu'elle brûle de marier?

DROSSELBARTE. — Comme cela se rencontre!

LA COMTESSE. — Pour être exacte je devrais dire une belle-fille, attendu que Blanche Neige, restée toute jeune orpheline, est une enfant d'un premier mariage de notre défunt roi.

DROSSELBARTE. — Blanche Neige, le joli nom !

LA COMTESSE. — Et la jolie princesse, vous verrez. C'est même ce qui fait son malheur.

DROSSELBARTE. — Comment cela ?

LA COMTESSE. — Parce que notre auguste souveraine, vieille coquette aussi bornée que vaniteuse, s'est toujours refusée à admettre qu'une autre femme put la surpasser en beauté. Elle possède un miroir — que voici — miroir merveilleux qu'on assure doué de la parole et qu'elle interroge à tout bout de champ pour s'entendre répéter qu'elle est la plus belle personne du monde !

DROSSELBARTE. — A la longue ce doit être bien fastidieux !

LA COMTESSE. — Certes, mais depuis que Blanche Neige a grandi, qu'elle s'est épanouie comme une fleur printanière, plus affinée, plus délicieuse, plus admirée de jour en jour, chaque fois que la Reine se pose devant son miroir, ce ne sont plus ses attraits qu'il lui vante, mais bien les seize ans de sa fille.

DROSSELBARTE. — Je conçois qu'elle enrage !

LA COMTESSE. — C'est au point que la présence de sa rivale lui est devenue insupportable. Elle ne rêve que de l'éloigner et voilà le motif inavoué, mais péremptoire pour lequel, je vous le répète, elle lui cherche un époux.

DROSSELBARTE. — Ce parti ferait peut-être mon affaire.

LA COMTESSE. — En admettant, sire, qu'il ne soit pas trop tard, car il se donne à cette heure même une réception où tous les prétendants du voisinage ont été conviés.

DROSSELBARTE. — Ah ! diable !

LA COMTESSE. — Votre Majesté m'autorise-t-elle à aller aux informations ?

DROSSELBARTE. — Faites ! j'attendrai votre retour sous cette colonnade.
(*il salue et sort par la gauche*)

SCÈNE II

BLANCHE NEIGE, LA COMTESSE.

BLANCHE NEIGE (*entrant de droite*) — Ah ! quel ennui d'être fille de roi !

LA COMTESSE. — Eh quoi ! déjà vous, Blanche Neige ? Mais la fête n'est pas terminée ?...

BLANCHE NEIGE. — La fête !.. Dites là corvée, le supplice ! Je me suis esquivée sitôt que je l'ai pu... Figurez-vous qu'on les avait postés dans la galerie, tous mes aspirants fiancés. Ils étaient rangés par ordre hiérarchique, princes et ducs en tête, puis les marquis, les comtes et les vicomtes, enfin le menu fretin des barons et des chevaliers — en tout près d'une centaine — dressant le cou, cambrant le torse, faisant le beau comme autant de caniches !

LA COMTESSE. — Toujours moqueuse, princesse, vous ne vous corrigerez jamais.

BLANCHE NEIGE. — Non, mais représentez-vous le tableau ! C'était d'un comique achevé ; j'en oubliais mes révérences, je devais me pincer pour ne pas rire !

LA COMTESSE. — Malheureuse !... Et que disait la Reine ?

BLANCHE NEIGE. — Elle me lançait des yeux, des yeux !...

LA COMTESSE. — Vous allez être joliment grondée.

BLANCHE NEIGE. — Tant pis, madame la comtesse, je ne me sens aucune vocation pour le mariage... pour le mariage forcé tout au moins !

VOIX DE LA REINE (*à la cantonade*) — Comtesse Ermengarde, comtesse Ermengarde !

BLANCHE NEIGE. — Ma mère !... Je me sauve. Elle n'a pas l'air de bonne humeur. (*sort Blanche Neige*)

SCÈNE III

LA REINE, LA COMTESSE.

LA REINE. — Je vous découvre à la fin, madame l'introuvable !

LA COMTESSE. — Grande Reine, je...

LA REINE. — Le service avant tout, madame !

LA COMTESSE. — Mais...

LA REINE. — Pas de commentaires ! Je suis énervée, n'achevez pas de me mettre hors de mes gonds. Un siège !.. Bon !... Maintenant savez-vous ce qui se passe ?

LA COMTESSE. — Ma foi, grande Reine....

LA REINE. — Naturellement vous n'en savez rien, vous n'êtes jamais là ! Il se passe une chose horrificante, inouïe, absurde : ma péronnelle de belle-fille refuse tous les partis qu'on lui présente !

LA COMTESSE. — Oh !

LA REINE. — Pas un n'a trouvé grâce, pas un !

LA COMTESSE. — Est-ce possible !

LA REINE. — Puisque je vous l'affirme. Du reste je n'ai que faire de vos avis. Je sais qu'au fond vous me blâmez de pousser à ce mariage.

LA COMTESSE. — Détrompez-vous, grande Reine. J'en suis si éloignée que je viens vous proposer pour Blanche Neige un fiancé de tout premier choix.

LA REINE. — Ah !... Qui ça ?

LA COMTESSE. — Un puissant monarque, madame, le roi Drosselbarte, cavalier jeune et bien découplé qui réunit en sa personne l'aspect héroïque d'un pirate scandinave à la malicieuse souplesse d'un page florentin...

LA REINE. — Je n'ai cure de sa puissance ni de sa souplesse. Courez le chercher sans perdre une minute et mandez en même temps près de moi ma fille Blanche Neige. (*sort la Comtesse*)

SCÈNE IV

LA REINE, ASTAROTH.

LA REINE (*allant à son miroir*)

Puisque nous voilà seuls, ô mon miroir fidèle,
Tranquillise d'un mot mon esprit agité :
Des femmes d'aujourd'hui laquelle est la plus belle ?
Est-ce une autre ?.. Est-ce moi ?.. Dis-moi la vérité !

ASTAROTH (*apparaissant devant le miroir*)

O Reine, que vous répondrai-je ?
Vous êtes belle en ce moment,
Mais votre fille Blanche Neige
L'est encor plus assurément !

(*coup de tam-tam — il disparaît*)

LA REINE. — Plus belle que moi ! Plus belle ! Rien que d'y
penser, mon cœur saute de jalousie ! Ah ! cette misérable
Blanche Neige, je la déteste, je la hais !..

SCÈNE V

LA REINE, BLANCHE NEIGE, puis LA COMTESSE
et LE ROI DROSSELBARTE.

BLANCHE NEIGE. — Vous m'avez fait appeler, ma mère ?

LA REINE. — Oui, mon ange, oui, ma mignonne aimée.
Ne crois pas que ce soit pour te reprocher ton espièglerie.
La réception de tout à l'heure n'était en réalité qu'une
épreuve, une simple épreuve. Je te réserve un futur autrement sérieux.

BLANCHE NEIGE. — Ça fera le quatre-vingt-seizième !

LA REINE. — Mais celui-ci vaut à lui seul les quatre-
vingt-quinze autres.

BLANCHE NEIGE. — Oh ! oh ! quelle est cette merveille ?

LA COMTESSE (*entrant et présentant*) — Sa Majesté le Roi Drosselbarte.

DROSSELBARTE (*s'inclinant devant Blanche Neige*)
Votre humble serviteur, charmante princesse, qui vous offre l'anneau nuptial et ne demande en échange que l'insigne faveur de vivre et de mourir à vos pieds.

BLANCHE NEIGE. — En conscience, mon gracieux seigneur, je ne puis accepter.

LA REINE (*la prenant à part*) — Pourquoi cette réponse ?

BLANCHE NEIGE. — Parce que, tout aimable qu'il soit, il ne ressemble en rien au fiancé idéal entrevu dans mes rêves.

LA REINE. — Remarquez que c'est un roi, un très grand roi, ma fille !

BLANCHE NEIGE. — Roi ou mendiant, qu'importe à messire Cupidon.

LA REINE. — Raison de plus, il vous adore...

BLANCHE NEIGE. — Adoration trop subite pour s'y fier le moins du monde.

LA REINE. — En outre il est fort bien de sa personne.

BLANCHE NEIGE. — O ma mère, pouvez-vous dire ? Il a le nez tourné comme un bec de grive !

LA REINE. — Voulez-vous bien vous taire, petite peste !

DROSSELBARTE. — C'est une enfant. Laissez, elle aime à rire.

LA REINE. — Non, je ne permettrai pas qu'elle se moque ainsi de tout le monde et de moi-même ! C'en est trop ! Ma bonte n'ira pas jusqu'à la faiblesse !... Ah ! tous les hommes sont pareils ! Ah ! mendiant ou roi, c'est tout un ! Elle verra bien !... Je jure par mes nobles aïeux que je lui ferai prendre pour époux le premier pauvre qui passera !

DROSSELBARTE. — Mesdames, il ne me reste donc qu'à me retirer. (*à part*) Elle est jolie comme un cœur, mais elle mérite une leçon. (*il sort*)

SCÈNE VI

BLANCHE NEIGE, LA REINE, LA COMTESSE.

BLANCHE NEIGE. — Ma mère, je vous en supplie, vous ne ferez pas ce que vous avez dit ?...

LA REINE. — Qui m'en empêcherait ?

BLANCHE NEIGE. — Une princesse de sang royal, devenir la femme du premier venu !...

LA REINE. — Je l'ai juré, je ne m'en dédirai pas.

BLANCHE NEIGE. — Mais pourquoi vouloir vous séparer de moi ? Je ne veux point vous quitter, je suis si heureuse auprès de vous...

LA REINE. — Il faudra en prendre votre parti. (*on entend chanter au dehors*)

BLANCHE NEIGE (*à part*) — Ciel ! un mendiant... c'est jouer de malheur.

LA VOIX DE FANTASIO

AIR : « *Ah ! vous dirai-je maman* »

A la belle aux cheveux d'or
J'avais dit : « Prends mon trésor,
Prends mon sceptre et ma couronne,
Tous mes biens je te les donne !
O la belle aux cheveux d'or,
Chacun enviera ton sort ! »

Mais la belle aux cheveux d'or
A refusé mon trésor :
« J'aime mieux, répondit-elle,
Ami pauvre mais fidèle ! »
Et la belle aux cheveux d'or
Peut-être n'avait pas tort...

LA REINE. — Comtesse Ermengarde!

LA COMTESSE. — Que m'ordonne la Reine?

LA REINE. — Ce chanteur qui passe sous nos fenêtres, qu'on lui dise d'entrer.

LA COMTESSE. — Est-ce bien nécessaire, croyez-vous, grande Reine? Cet homme ne sollicite qu'une aumône et...

LA REINE. — Dites lui d'entrer!

BLANCHE NEIGE (*à part*) — Mon sort va se décider. Je tremble...

SCÈNE VII

LES MÊMES, FANTASIO (c'est-à-dire LE ROI DROSSELBARTE
sous un déguisement)

FANTASIO. — Généreuses et nobles dames, Fantasio le bohémien vous salue!

LA REINE. — Ton chant m'a tellement plu, Fantasio, que je veux te donner ma fille en mariage... Eh bien! qu'en penses-tu? Pourquoi restes-tu bouche bée sans répondre?

FANTASIO. — Du diable si je m'attendais à pareille aubaine!

LA REINE. — Bien. Fort bien. Tu acceptes. Tu es un brave garçon. Mon chapelain va vous unir... Et sur ce, Blanche Neige, recevez mes adieux. Du moment que vous devenez la femme d'un roturier, d'un baladin, d'un vagabond, il ne convient plus que vous paraissiez à notre cour. Vous allez donc quitter ce palais pour n'y jamais remettre les pieds. J'ai dit! Sèchez ces larmes inutiles et bonne chance au long des routes avec monsieur votre mari! (*elle sort*)

FANTASIO (*à part*) — Hou! la vilaine commère!

LA COMTESSE. — Pauvre petite princesse! (*elle embrasse Blanche Neige à la dérobée et court retrouver la Reine*)

FANTASIO. — Venez, Blanche Neige, vous n'aurez pas à regretter ces lieux inhospitaliers. Prenez ma main sans arrière pensée, c'est une main loyale, c'est la main d'un ami.

BLANCHE NEIGE. — Ah! qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait, grand Dieu! et comment pourrai-je vous aimer jamais!.. (*tandis qu'elle sanglote il l'emmène doucement*)

DEUXIÈME TABLEAU

Entre le feu et l'eau.

Un paysage couvert de neige aux abords d'une ville.
Au fond, une rivière gelée.

SCÈNE I

FANTASIO, BLANCHE NEIGE.

(Ils entrent dans une roulotte traînée par un vieux cheval)

FANTASIO (*aidant Blanche Neige à mettre pied à terre*) — Mais si, mais si, ma belle princesse, nous finirons par nous entendre ; il n'y a rien comme la mauvaise fortune pour rapprocher les cœurs.

BLANCHE NEIGE. — Où me conduisez-vous ? Nous marchons, nous marchons et je n'aperçois de toutes parts que champs déserts couverts de neige.

FANTASIO. — Regarde mieux, on découvre à l'horizon les toits d'une grande cité.

BLANCHE NEIGE. — Oh ! que de tours et de clochers ! Quelle est cette ville ? A qui appartient-elle ?

FANTASIO. — Au roi Drosselbarte, ma chérie. Si tu l'avais pris pour mari, elle t'appartiendrait aussi.

BLANCHE NEIGE. — Oui, oui, vous avez raison. . Dieu ! que j'ai été stupide !

FANTASIO (*sur le même ton*) — Dieu ! que j'ai été stupide !.. Dirait-on pas que tu es dénuée de tout ? Mais qu'est-ce qu'il te faut donc ? Cette petite roulotte est ta propriété comme la mienne et morbleu, c'est en son genre un palais qui en vaut un autre ! Tiens, si tu veux, quittons ce sujet, la matinée avance, il est temps de songer à la soupe.

BLANCHE NEIGE. — C'est vrai, je meurs de faim.

FANTASIO. — Ah ! bravo ! nous voilà d'accord pour la première fois ! Le cheval aussi réclame son picotin. Je vais le deteler, puis aller au fourrage tandis que tu t'occuperas de la confection du pot au feu.

BLANCHE NEIGE. — Je veux bien. Où sont vos domestiques ?

FANTASIO. — Comment ? Quels domestiques ? Tu feras toi-même ce qui doit être fait. Rien de moins compliqué : allume le feu, mets de l'eau dessus, épluche les légumes.

BLANCHE NEIGE. — Mais je n'ai pas appris la cuisine...

FANTASIO. — Il faudra pourtant que tu te débrouilles, ma mie, puisque tu dois vivre avec moi. Allons, houst ! empoigne la marmite et va puiser de l'eau à la rivière ! J'ai l'estomac dans les talons. (*il sort*)

SCÈNE II

BLANCHE NEIGE (*seule*)

Pourquoi me suis-je moquée du bon roi Drosselbarte ? ... Brrou ! ces campements en plein air sont bien mélancoliques et surtout par cette neige, cette neige qui n'en finit pas ! ... Pour comble de malheur, la rivière est gelée ; il va falloir casser la glace. (*frappant avec son bâton*) Pan, pan ! ... Mes mains délicates n'ont pas la moindre habitude de ces sortes d'ouvrage... Pan, pan, pan ! Plus qu'un petit effort, la glace se fendille... elle s'ouvre...

SCÈNE III

LA MÊME, LA FÉE ONDINE

LA FÉE ONDINE (*apparaissant*) — Et je revois la lumière du jour !

BLANCHE NEIGE. — O miracle !

ONDINE. — Je suis Ondine, la fée des Eaux, qu'un ennemi cruel retenait prisonnière et qui te doit sa liberté.

BLANCHE NEIGE. — Et moi qui pensais que les fées n'existaient plus !

ONDINE. — Quelle erreur, mon enfant, il y en a comme autrefois. Seulement elles n'aiment ni le bruit, ni la fumée, ni tout ce que les hommes appellent le progrès ; elles fuient la civilisation et restent confinées dans les coins de nature solitaires, réservant leurs faveurs aux âmes simples qui croient encore en leur puissance.

BLANCHE NEIGE. — Ah ! pour ma part, bonne fée, j'y crois de toutes mes forces ; venez à mon secours !

ONDINE. — Destinée comme tu l'es, mon enfant, à devenir une épouse dévouée, une mère admirable, une souveraine accomplie, tu as droit à toute notre sollicitude ; pourtant je te favoriserai doublement à raison du service que tu viens de me rendre.

BLANCHE NEIGE. — Bonne fée, comprenez bien ce que je vous demande : je ne puis me résoudre à passer ma vie avec un bohémien. Déliez-moi du serment maudit qui me rive à cet homme !

ONDINE. — Fi ! petite, que c'est mal parler ! Jamais on ne doit rougir de sa condition, fut-elle la plus humble qui soit. A chacun son lot de misère. Est-ce que moi-même, un pur esprit cependant, je ne viens pas de languir quatre mois en prison ? Apprends à souffrir sans te plaindre et ne compte sur mon assistance qu'à l'heure d'un sérieux peril. (*elle disparaît*)

SCÈNE IV

BLANCHE NEIGE, FANTASIO.

BLANCHE NEIGE. — Hélas ! hélas ! tout dégénère ; une fée de l'ancien temps ne se serait pas bornée à donner des conseils...

FANTASIO (*il entre en fredonnant*)

Mais la belle aux cheveux d'or

A fait hie de mon trésor, . .

Vois la bonne chasse, femme ! Je rapporte dans ce panier

un maître lapin dont tu me diras des nouvelles ! Mais toi, ta soupe, ça marche-t-il ?

BLANCHE NEIGE. — J'ai eu bien du mal à me procurer de l'eau.

FANTASIO. — Et le feu ?... Comment ! pas encore allumé ?.. Ah ! si tu te figures que cela continuera de ce train, tu te trompes ! Le rôle d'une femme est de soigner son ménage et non de se tourner les pouces. J'ai faim, j'ai froid ; je veux manger, je veux me chauffer. Est-ce que par hasard tu ne sais pas comment on allume un feu ?

BLANCHE NEIGE. — Oh ! que si, vous allez voir.

FANTASIO. — Morbleu, ce ne sera pas trop tôt ! (*il dépose son panier et sort*)

SCÈNE V

BLANCHE NEIGE, ASTAROTH.

BLANCHE NEIGE. — Il est en colère... Je ne crois pas cependant qu'il irait jusqu'à me battre. Voyons, comment ça se manœuvre-t-il, un briquet ?... Cric, crac ! est-ce ainsi ?... Oui, ma foi, cric, crac ! l'étincelle jaillit !

ASTAROTH (*apparaissant*) — Et me voilà !... D'où vient ta surprise ? Je suis Astaroth, le génie du feu.

BLANCHE NEIGE. — Je ne vous ai pas appelé.

ASTAROTH. — Qu'à cela ne tienne, j'ai deux mots à te dire.

BLANCHE NEIGE. — A moi ?

ASTAROTH. — Parfaitement. Je t'en veux à mort, Blanche Neige.

BLANCHE NEIGE. — Vous m'en voulez ? Pourquoi ?

ASTAROTH. — Pour avoir rendu service à la fée Ondine.

BLANCHE NEIGE. — En quoi cela peut-il vous toucher ?

ASTAROTH. — La fée des Eaux est mon ennemie ; qui tient pour elle est contre moi.

BLANCHE NEIGE. — Vraiment !

ASTAROTH. — D'autre part, comme je suis aux ordres de la reine Bourrabaquine, ta belle-mère, et qu'en bon serviteur je partage ses antipathies et ses haines, il tombe sous le sens que tu n'as rien de fameux à attendre de moi.

BLANCHE NEIGE. — Ma belle-mère m'a rejetée, je ne la connais plus. Quant à vous, si je vous ai manqué, c'est apparemment sans le faire exprès, et puis d'ailleurs, tout génie que vous êtes, je me moque de vos menaces!

ASTAROTH. — A ton aise, tu ne tarderas pas à t'en repentir. *(il disparaît)*

BLANCHE NEIGE. — Au diable le fâcheux qui me fait perdre mon temps! Rien n'est prêt... et Fantasio va revenir!... Oh! que je suis donc malheureuse!...

SCÈNE VI

FANTASIO. — Allons bon! voilà qu'elle pleure!... Rien d'étonnant si le bois tarde à flamber!

BLANCHE NEIGE. — Je vous jure que ce n'est pas de ma faute...

FANTASIO. — Tu n'es capable d'aucune besogne. Va-t-en peler les pommes de terre et les carottes! J'allumerai le feu moi-même.

BLANCHE NEIGE. — Non, je vous en prie, ne l'allumez pas!

FANTASIO. — Ah! par exemple...

BLANCHE NEIGE. — Fantasio, pour l'amour du ciel!...

FANTASIO. — Est-ce que tu deviens folle?

BLANCHE NEIGE. — Il nous arriverait malheur...

FANTASIO. — En voilà une idée! Passe-moi le briquet tout de suite.

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN HOMME D'ARMES.

UN HOMME D'ARMES *(de l'autre côté de la rivière)* — Holà, les bohémiens!

BLANCHE NEIGE. — Vous voyez, je vous l'avais bien dit. C'est un estafier de la Reine... Nous sommes perdus!

FANTASIO. — N'aie donc pas peur, je me fais fort de le dépister.

L'HOMME. — Eh! fils de chien, voulez-vous répondre!

FANTASIO. — Est-ce à moi, soldat, que vous parlez?

L'HOMME. — Bien sûr que ce n'est pas à votre ombre. Je suis à la recherche d'un nomme Fantasio et de sa femme, deux claquepatins que vous devez certainement connaître.

FANTASIO. — Si je les connais!....

L'HOMME. — Alors vous pourrez me dire s'ils ont passé par ici?

FANTASIO. — Ils y étaient, soldat, il n'y a qu'une minute. (*à Blanche Neige*) Ma mie, prends donc dans la voiture le flacon d'eau-de-vie; ce brave m'a l'air d'avoir le gosier sec.

L'HOMME. — Ah! pour sec il est sec, ça, je vous en réponds!

FANTASIO. — Vous avez fourni une longue étape?

L'HOMME. — Chut! n'en soufflez mot à personne: on nous envoie pour tuer Blanche Neige.

FANTASIO. — Pas possible!

L'HOMME. — Ce matin, comme d'habitude, la Reine s'était mise à son miroir et sur sa demande:

« Miroir, réponds-moi franchement

Suis-je la plus belle à présent? »

à son grand déplaisir il lui a été répondu:

« Ici peut-être en ce moment,

Mais Blanche Neige sur la route

Qui vit d'eau claire et d'une croûte

L'est cent fois plus assurément! »

Là-dessus Bourrabaquine a pensé suffoquer de rage et séance tenante elle a mis sa gendarmerie en campagne avec ordre de rattraper la princesse et de lui faire passer le goût du pain!

BLANCHE NEIGE. — Dieu, quelle horreur!

FANTASIO (*à part*) — Silence, amie. Verse-lui à boire! (*haut*) Je vous dirai, vaillant gendarme, mais gardez bien la chose secrète, que l'fantasio le bohémien se querellant avec sa femme, l'a poignardée cette nuit par inadvertance, puis, afin de dérouter la justice, a découpé sa victime en tranches, en toutes petites tranches...

L'HOMME. — Comme un simple saucisson.

FANTASIO. — Oui, c'est cela, comme un saucisson. Je vois que vous avez le mot pour rire, hé hé!

L'HOMME. — Nous sommes tous ainsi dans la gendarmerie...

FANTASIO. — Connu, connu : quand un gendarme rit...

L'HOMME. — Tous les gendarmes... hé hé!

FANTASIO. — Or donc notre homme, l'homme que vous cherchez, a dissimulé au fond de ce panier la tête de sa femme infortunée...

L'HOMME. — Effectivement, ce panier est tâché de sang.

FANTASIO (*à part*) — De sang de lapin... (*haut*) Et quand aux petites tranches compromettantes, une à une il les a jetées à la rivière par le trou que voilà, trou pratiqué spécialement à cette intention.

L'HOMME. — Parfaitement exact.

FANTASIO. — Ce Fantasio a des raffinements extraordinaires.

L'HOMME. — C'est un abominable coquin! Mais vous, en revanche, vous êtes un honnête homme. Si, si! un honnête homme et dont j'estime de toute mon âme la charmante compagne... hé hé! rien que pour sa délicieuse eau-de-vie!

FANTASIO. — Encore un verre alors?...

L'HOMME. — Eh! ce n'est pas de refus, car j'ai l'hiver dans les moëlles. A votre santé, mon compère!

FANTASIO. — A la vôtre!

L'HOMME. — Tenez ! Il m'en vient une bien bonne : si je rapportais ce panier à la Reine en lui disant que c'est moi qui ai coupé la gorge à Blanche Neige ?...

FANTASIO. — Ce n'est pas nous qui vous démentirions.

L'HOMME. — Ah ! la Reine sera bien contente, allez, bien contente !.. Au revoir, camarades ! *(il sort en titubant)*

FANTASIO. — Et d'un, ma princesse jolie, qui n'aura pas votre peau !

BLANCHE NEIGE. — Mais cent autres battent les alentours ; ils occupent tous les chemins. Comment leur échapper ?

FANTASIO. — Quel dommage que la rivière ne soit pas navigable !

BLANCHE NEIGE. — Hélas ! bonne fée Ondine, ne nous aiderez-vous point dans cette pressante extrémité ?

(coup de tam-tam — musique — paraît la fée Ondine dans un petit traîneau conduit par des cygnes)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA FÉE ONDINE.

LA FÉE. — Je me rends à ton appel, Blanche Neige, car cette fois tout le justifie. Prends place avec ton mari dans ce traîneau attelé de cygnes. Rapide comme la pensée, il vous emportera sur la glace et vous fera descendre le fleuve jusqu'à son embouchure. Là vous attend une galère prête à lever l'ancre pour les Iles Fleuries. Une fois embarqués sur les flots, mon domaine, je defie vos ennemis de réussir à vous atteindre ! Allez et bon voyage !

(ils montent sur le traîneau qui les emporte)

TROISIÈME TABLEAU

Ce que l'on voit dans les nuages.

Le parvis de la cathédrale d'une ville d'aspect très gothique. Les toits et le pavé sont couverts de neige. Sonnerie de cloches au lever du rideau.

SCÈNE I

PARAFFINO (seul)

Les bons bourgeois vont sortir de l'office. Profitons-en. (*d'un ton de boniment, avec volubilité*) Mesdames et messieurs, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du célèbre Paraffino, le cabaliste et l'astrologue, le vrai, le seul, l'unique, l'ébouriffant Paraffino qui lit dans les étoiles, qui découvre le présent, le passé, l'avenir et généralement tous les secrets petits et grands qu'on veut bien lui confier. Eh bien ! mesdames et messieurs, l'illustre et glorieux Paraffino n'est autre que moi-même. Venez, venez me consulter !...

SCÈNE II

LE MÊME, LA REINE, LA COMTESSE.

LA REINE. — Finis donc ce tapage, espèce de charlatan ?

PARAFFINO. — Tout beau, tout beau, n'injuriez pas un pauvre homme dans l'exercice de son métier.

LA REINE. — Joli métier !

PARAFFINO. — Celui de Copernic, madame. J'observe les planètes, tire des horoscopes, rédige des almanachs, pronostique le temps à venir.

LA REINE. — Tu passes ta vie en somme à te moquer du monde.

PARAFFINO. — Ah ! que ne fait-on pour gagner de l'argent ?

LA REINE. — Tu as raison. Plante de la graine de niais, plantes-en ; tu deviendras riche. Il n'y a que les fripons qui réussissent. *(elle entre à l'église, suivie de la comtesse)*

SCÈNE III

PARAFFINO, UN BOURGEOIS, LA FOULE.

PARAFFINO. — Conçoit-on un aplomb pareil ?... Faire de la morale à son prochain, quand on s'appelle Bourrabachine !... Ah ! c'est que je l'ai très bien reconnue, la vieille succube vomie par l'enfer !... Mais attention, la messe est finie, voilà du monde ! *(reprenant)* Venez, venez, petits et grands, venez tous chez Paraffino, finaud plus qu'on ne pense, il vend le bonheur, la santé, la sagesse, la fortune et la beauté !

LA FOULE. — Oh ! oh !

PARAFFINO. — Et combien vend-il tout cela ?... Voulez-vous que je vous le dise ?

LA FOULE. — Oui, oui, combien ?

PARAFFINO. — Rien du tout, mes bons amis. Voyons, essayez, demandez-moi conseil sur n'importe quoi et vous verrez si votre confiance est mal placée. Vous, là-bas, que désirez-vous ?

UN BOURGEOIS. — Monsieur le savant, je voudrais savoir si la lune a quelque influence pour faire baisser le prix des loyers ?

PARAFFINO. — Au contraire, jeune homme, au contraire : la lune a des vertus élevatoires surabondamment prouvées par le flux des marées. Mais nous arriverons à la solution du problème par des moyens moins astronomiques. Suivez bien mon raisonnement. Pour faire baisser le prix des loyers, il faut...

LE BOURGEOIS. — Il faut ?...

PARAFFINO. — A quel étage demeurez-vous ?

LE BOURGEOIS. — Au cinquième.

PARAFFINO. — Eh bien ! prenez le premier. Le loyer sera plus bas.

LE BOURGEOIS. — C'est merveilleux !

PARAFFINO. — Non, c'est logique !

TOUS. — Quel génie, ce Paraffino !

PARAFFINO. — Peuh, tout au plus un homme supérieur... mais ce n'est pas le tout d'en convenir, il faut me payer en conséquence. *(sur ces mots la foule se disperse)* Eh bien quoi ! vous me tournez le dos ?.. *(se voyant seul)* Boniment, parade, reclame, tout cela ne porterait-il plus ?

SCÈNE IV

LE MÊME, L'HOMME D'ARMES *(le panier de FANTASIO au bras)*.

L'HOMME D'ARMES. — Dis donc, l'homme au telescope, la Reine est-elle encore à l'église ?

PARAFFINO. — Si elle y confesse ses crimes, elle n'est pas près d'en sortir.

L'HOMME. — Ce n'est pas ce que je te demande.

PARAFFINO. — Entrez toujours, vous verrez.

L'HOMME. — Je ne sais ce qui me retient d'aplatir ton chapeau pointu !

PARAFFINO. — Turlututu ! je décampe. C'est plus prudent. *(il sort)*

SCÈNE V

LE MÊME, LA REINE, LA COMTESSE, UN GARDE.

LA REINE. — Ah ! vous voilà, gendarme, eh bien ! quelles nouvelles ?

L'HOMME. — Aux nouvelles que j'apporte, sublime Reine, vos beaux yeux vont briller !

LA REINE. — Parlez donc !

L'HOMME. — Blanche Neige n'est plus !

LA REINE. — O joie inespérée !

L'HOMME. — D'un coup de sabre. d'un seul, je lui ai tranché la tête !

LA REINE. — Bravo ! tu recevras mille écus pour ta récompense. Mais au fait, qui m'assure que tu ne me trompes point ?

L'HOMME. — La meilleure preuve, ô Reine, elle est ici dans ce panier, c'est la tête de la princesse ! (*il ouvre le panier d'où s'échappe un lapin vivant*)

LA REINE. — Mais cela s'appelle un lapin, misérable, un vulgaire lapin !...

L'HOMME (*à part*) — Malédiction ! le bohémien s'est moqué de moi !

LA REINE. — Si c'est une plaisanterie, tu m'avoueras qu'elle dépasse les bornes.

L'HOMME. — Reine des Reines, qu'allez-vous croire ?...

LA REINE. — Enfin peux-tu me jurer que tu l'as tuée ?

L'HOMME. — Qui ça, le lapin ?

LA REINE. — Eh ! non, Blanche Neige.

L'HOMME. — Je... je ne sais plus...

LA REINE. — Il a complètement perdu la tête.

L'HOMME. — C'est ce que je veux dire.

LA REINE. — Ah ! tu seras puni, menteur, canaille, scélérat, bandit, je ne te laisserai pas le choix du supplice...

L'HOMME. — Madame, je n'en préfère aucun.

LA REINE. — Tu seras empalé, roué, tenaillé, écartelé, pendu ! Pouah ! qu'on l'emmène ! Son aspect me dégoûte !

L'HOMME. — Voilà un lapin qui va me coûter cher ! (*on l'emmène*)

SCÈNE VI

LA REINE, LA COMTESSE, puis PARAFFINO.

LA REINE. — Ah ! comtesse, comtesse, à qui se fier ? que devenir ? comment savoir la vérité ?...

LA COMTESSE. — Et si nous faisons appel, grande Reine, aux lumières de cet astrologue dont on chante merveille ?

LA REINE. — Excellente inspiration. Oui, oui, consultons-le, et pas plus tard que tout de suite.

LA COMTESSE. — C'est ici qu'il demeure.

LA REINE. — Pourvu qu'il soit chez lui !

(elles frappent chez Paraffino)

PARAFFINO *(de sa fenêtre)* — Holà ! que me veut-on ?

LA COMTESSE. — Nous voudrions être fixées sur le sort d'un certain Fantasio et de son épouse Blanche Neige.

PARAFFINO. — Parfait, parfait ! Je suis à vous. *(il descend dans la rue. À part)* Aïe ! Bourrabaquine ! *(haut)* Mais si je ne m'abuse, mesdames, n'est-ce pas vous qui tantôt me traitiez de fourbe et de mystificateur ?

LA COMTESSE. — Paroles en l'air, monsieur l'astrologue !

LA REINE. — Les circonstances ont pu changer...

PARAFFINO. — Tel ainsi se gausse des médecins tant qu'il a bon pied bon œil, qui se pend à leur sonnette au premier petit bobo !

LA REINE. — Pas de commentaires, nous n'avons pas de temps à perdre.

PARAFFINO. — Eh bien donc, c'est convenu, j'interrogerai les astres cette nuit.

LA REINE. — Comment, cette nuit ?

PARAFFINO. Dame !

LA REINE. — Puisque je vous dis que nous sommes pressées.

PARAFFINO. — Alors usons d'un autre procédé ; vous avez le choix : botanomancie, ornithomancie, hydromancie,

daphnomancie, aéromancie, cartomancie, géomancie, gastromancie, cheiromancie, nécromancie, pyromancie, théomancie...

LA REINE. — Arrêtez, de grâce, arrêtez !

PARAFFINO. — J'en puis nommer ainsi cent trente et huit.

LA REINE. — Il suffit. Montez-nous la scie la plus expéditive.

PARAFFINO. — C'est donc l'aéromancie qui s'impose.

LA REINE. — Quelle est cette chose barbare ?

PARAFFINO. — C'est la consultation diurne des cirrhus et des cumulus. J'en ai reçu les premières notions du fameux sorcier Trois-Echelles, magicien du roi Charles IX, lequel en signe d'amitié le fit brûler à petit feu...

LA REINE. — De grâce, si vous commenciez !

PARAFFINO. — Prenez auparavant la peine de vous asseoir et ne perdez pas de vue, je vous prie, les successives déformations de ces mouvants nuages. Y sommes-nous ?... Un, deux, trois ! Je prélude par l'obligatoire et sacramentelle adjuration :

Tiribiri tiriboro,
Tarabustus jibigui nibido !

(les nuages qui se sont accumulés devant la toile du fond, s'écartent et laissent voir une suite d'ombres chinoises que l'astrologue commente au fur et à mesure de leur apparition)

Par la vertu de ma baguette,
Nobles dames, vous allez voir
Ce que vous allez voir !

— On jette

Blanche Neige sur le trottoir.

— Puis la voici dans la roulotte

De son mari le chemineau :

La pauvre, comme elle grelotte !...

— Derrière suit Fantasio.

— La campagne est déserte et nue

Et tous les cours d'eau sont gelés ;
Auprès d'une ville inconnue
On fait halte enfin !

— Contemplez

Le bohémien qui part en chasse,
La princesse avec son chaudron.
— Mais soudain qu'est-ce qui se passe ?
A leur poursuite un escadron
De gens d'armes court ventre à terre...
Bien sûr ils seront pris !

— Non pas !

Ce char d'allure singulière
Vient les dérober au trépas.
— Ici, madame, je regrette
De raviver votre chagrin,
Un garde, ayant perdu la tête,
(Sauf respect) vous pose... un lapin !
— Quelqu'un d'archipuisant protège
Nos deux héros, c'est le plus clair,
Car nous retrouvons Blanche Neige
Présentement en pleine mer.
— Mais la nuit tombe et sur la vague
Extravague une lune vague...

LA REINE. — Eh ! c'est toi, je crois, qui divagues. Reviens à tes moutons, s'il te plaît, je veux dire à Blanche Neige.

PARAFFINO. — Madame, je n'y comprends rien. Ainsi que vous pouvez le constater, à partir de l'embarquement d'icelle tout s'embarbouille et s'embrouille. Cirrhus et cumulus se sont mués en opaques nimbus dont l'obscurité concomitante dérouta ma science astrologique et divinatoire...

LA REINE. — Balivernes, coquecigrues, fariboles ! Avoue simplement que tu ne vois pas plus loin que le bout de ta lorgnette.

PARAFFINO. — Eh bien ! soit, j'en fais l'aveu.

LA REINE. — Tu mérites la corde !

PARAFFINO. — Pas tant que vous, Barrabasquine ! (*il se sauve*)

LA REINE. — Insolent !... Mais par la fourche des cinq cents diables, il n'y a donc personne pour me dire qui protège Blanche Neige ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, ASTAROTH.

ASTAROTH (*apparaissant*) — Si fait, ô Reine, je m'en vais vous l'apprendre : c'est Ondine, la fée des Eaux.

LA REINE. — O comble de disgrâce ! Ton pouvoir s'arrête où commence le sien.

ASTAROTH. — Hé ! hé ! qui sait ?... J'ai plus d'un tour en mon sac. Ne suis-je pas le feu, la flamme, le volcan, l'éclair ? Un mot de vous et je sillonnerai la nue et je réduirai leur navire en poudre !

LA REINE. — Foudroie-les donc ainsi que tu le dis !

(*coup de tam-tam — Astaroth rentre sous terre*)



QUATRIÈME TABLEAU

Le naufrage.

Une mer démontée et sauvage. A gauche, au pied d'une haute falaise battue par les flots un navire désarmé, échoué par le travers. Eclairs et tonnerre. L'orage qui s'éloigne fait entendre ses derniers grondements.

SCÈNE I

FANTASIO, UN MATELOT.

FANTASIO (*au milieu de la scène, sur une hune qui surnage*)
Au secours, matelot, je me noie!

LE MATELOT. — Prenez appui sur moi. Tenez bon ! je vais essayer de gagner la terre ferme à la nage.

FANTASIO. — Et ma femme, ma femme ?...

LE MATELOT. — Je l'ai perdue de vue quand le navire s'est échoué. Songeons à nous pour commencer.

FANTASIO. — La volonté d'en haut soit faite !

(*ils s'éloignent*)

SCÈNE II

BLANCHE NEIGE (*apparaissant sur le pont du navire*)

Sauvée !... Mais je suis seule, toute seule, mes compagnons ont disparu !.. (*appelant*) Fantasio ! Fantasio !.. Hélas ! comment pourrait-il m'entendre ?.. Il a été englouti par les flots et plus jamais je ne le reverrai... Pauvre ami !.. Il n'était pas méchant... Sans m'en rendre compte, je l'aimais déjà plus que je ne saurais dire. . Mais la mer monte... Tâchons de gagner le sommet de la falaise, car ma situation ici est par trop dangereuse. J'aperçois de ce côté une fissure assez profonde... Si je m'y engageais ?... Il le faut bien, je n'ai pas le choix. A la grâce de Dieu ! (*elle sort. — Changement à vue*)

CINQUIÈME TABLEAU

Une habitation souterraine.

La scène représente l'intérieur d'une caverne vaste et claire où l'on accède au fond par un large escalier taillé dans le roc. A gauche, seconde entrée fermée par une porte à claire-voie. Le long de la paroi de droite, sont rangés trois petits lits. Au milieu, une table dressée pour trois personnes et par devant trois petites chaises.

SCÈNE I

BLANCHE NEIGE (entrant par le fond)

O surprise ! le ténébreux couloir où je me suis aventurée débouche dans une grotte inondée de lumière et qui, ma parole, a tout l'air d'être habitée... par des pêcheurs, sans doute ou bien par des contrebandiers... Patience, nous verrons tantôt... Commençons par examiner la place. Tout dans cette demeure est petit, mais gracieux et propre ; il y a trois petites chaises autour de la table et trois petits couverts préparés par dessus ; le long du mur de nouveau trois petits lits recouverts de draps blancs. N'est-il pas étrange que tout ici marche par trois, comme chez Cadet-Roussel !... Mais j'ai faim et soif et la table est servie ; si je mangeais un peu de légume et de pain au bord de chaque assiette, si je buvais une goutte de vin à même chaque petit verre ? Ça vaudrait mieux que de tout prendre à un seul et de la sorte on ne s'apercevra de rien... Là, maintenant comme je tombe de fatigue, je vais me coucher... Mais dans lequel de ces trois lits ? Celui-ci est un peu long, celui-là un peu court... Ah ! le troisième est juste à ma mesure... Je vais donc m'y installer et tâcher de dormir après avoir fait ma prière : « Gentille fée des Eaux, je vous remercie de vos bontés pour moi et j'espère que malgré tout

vous n'avez pas laissé périr mon mari bien-aimé dans cet affreux naufrage... oui... bien-aimé... » (*elle s'endort*)

SCÈNE II

LA MÊME, LES TROIS GNOMES.

(*on entend au dehors la voix des gnômes qui se rapproche peu à peu*)

CHŒUR

AIR : « *La leçon de chant* » du *Petit Duc*

Spinekop, Rattekop
Et leur ami Crollekop,
En gnômes diligents
Pan pan !

S'en vont partout fouillant, creusant, tapant,
Pan !

Spinekop, Rattekop
Et leur ami Crollekop

Pour trouver cuivre, or, argent
S'en vont partout fouillant, creusant, minant, tapant,
Pan, pan, pan !

SPINEKOP. — Nous voici enfin de retour !

RATTEKOP. — O la joie de rentrer chez soi !

CROLLEKOP. — Et d'y trouver toutes choses dans l'ordre accoutumé !

SPINEKOP. — Hum ! hum ! ce n'est pas le cas aujourd'hui... quelqu'un s'est introduit ici.

RATTEKOP. — Oui, quelqu'un s'est assis à ma place !

CROLLEKOP. — On a bousculé ma chaise !

SPINEKOP. — On a bu à mon verre ; on a mangé à mon assiette !

CROLLEKOP. — Mon lit est dérangé ! Qui s'est permis de toucher à mon lit ?

SPINEKOP. — Qui a fait glisser cette couverture ?

RATTEKOP. — Ah ! dans le mien, venez donc voir : une jeune fille, une jeune fille qui repose !

CROLLEKOP. — Oh ! le tableau admirable ! Vite, vite, de la lumière !

SPINEKOP. — Qu'elle est frêle, qu'elle est blonde, qu'elle est pure ! Seigneur Dieu ! la belle enfant !

RATTEKOP. — C'est une fleur, une perle, un ange !

CROLLEKOP. — C'est du bonheur pour la maison ! Tra deri tra deridera !.. (*il se met à danser*)

SPINEKOP. — Pas tant d'exubérance, Crollekop, vous risquez de la réveiller !

BLANCHE NEIGE (*ouvrant les yeux*) — Ciel ! où suis-je tombée ?...

SPINEKOP. — Là, je vous l'avais bien dit.

BLANCHE NEIGE. — Bonnes gens, qui que vous soyez, ne me faites pas de mal !...

SPINEKOP. — Rassurez-vous, jolie demoiselle, nous sommes trois petits gnômes, trois frères occupés tout le jour à piocher le minerai dans la montagne. C'est Spinekop l'aîné, quoique le plus petit, c'est Rattekop et Crollekop qui ne demandent tous trois qu'à vous être agréables.

BLANCHE NEIGE. — Moi, on me nomme Blanche Neige.

SPINEKOP. — Et comment se fait-il, Blanche Neige, que vous soyez entrée chez nous ?

BLANCHE NEIGE. — Ah ! c'est une lamentable histoire. Apprenez que je suis la belle-fille de la Reine Bourrabaquine, femme jalouse et féroce, capable de toutes les vilénies pour se débarrasser de ceux qui la gênent, et tel était mon cas. J'avais pensé lui échapper en mettant l'océan entre sa haine et moi. Hélas ! il est survenu une tempête qui m'a rejetée à la côte, et c'est ainsi que par le plus grand des hasards j'ai découvert le chemin de votre demeure.

SPINEKOP. — Béni soit le Ciel qui t'a conduite parmi nous !

Si tu veux surveiller notre ménage, faire les lits, préparer les repas, laver, coudre et tricoter, si tu veux tenir en ce logis tout bien propre et bien en ordre, libre à toi de rester ici, Blanche Neige, tu n'y manqueras de rien.

BLANCHE NEIGE. — Grand merci pour l'hospitalité que vous m'offrez. Je l'accepte avec joie et ferai en sorte de la mériter par mes services.

SPINEKOP. — Voilà parler, à la bonne heure !

BLANCHE NEIGE. — Mais que d'embarras ma présence va vous occasionner !

SPINEKOP. — Que veux-tu dire ?

BLANCHE NEIGE. — Vous n'avez que trois petits lits, trois petites chaises, trois petits couteaux, trois petites fourchettes.

SPINEKOP. — La belle affaire ! Tu auras, toi aussi, ton lit, ta chaise, ton couteau, ta fourchette. Nous t'achèterons tout ce dont tu as besoin. Le fournisseur n'est pas loin.

RATTEKOP. — Je propose même d'y aller de suite.

SPINEKOP. — Mais pendant le temps que durera notre absence, aie bien soin, mignonne, de n'ouvrir à âme qui vive. On ne saurait s'entourer de trop de précautions.

BLANCHE NEIGE. — Je vous le promets, mes amis, je tiendrai la porte close.

(les gnômes sortent par le fond en dansant et chantant)

CHŒUR

AIR : « *Il était une bergère* »

Vivaient dans la montagne

Creusant — pan pan ! piochant — pan pan !

Vivaient dans la montagne

Trois gnômes bons enfants !

Pan pan !

N'avaient pas de compagne

Creusant — pan pan ! piochant — pan pan !

N'avaient pas de compagne,

En ont une à présent !

Pan pan !

(Blanche Neige les accompagne jusqu'au seuil et disparaît un moment)

SCÈNE III

LA REINE BOURRABAQUINE (venant de gauche)

LA REINE. — Personne ?... Elle est ici cependant ; mon miroir me l'a assuré et mon miroir ne ment jamais. Aussitôt après la tempête, comme je me croyais certaine d'être la plus belle, je lui avais demandé :

« Miroir, réponds-moi franchement,

Suis-je la plus belle à présent ? »

— « Oui, c'est vous,

me répondit-il,

Oui, c'est vous la plus belle, ici, dans ce moment,

Mais Blanche Neige dans la montagne

Où des gnômes elle est la compagne

L'est encore bien autrement ! »

Ainsi donc elle avait échappé au naufrage ! Qu'on juge de ma fureur ! Je résolu de me mettre en personne à sa recherche pour en finir coûte que coûte et pour la perdre tout de bon... Elle ne peut tarder à revenir... Je vais me déguiser en vieille colporteuse afin de n'être pas reconnue. *(elle sort)*

SCÈNE V

BLANCHE NEIGE (seule)

Certes, ils sont pleins de gentillesse, mes nouveaux compagnons, et cependant la vie avec eux ne me sourit qu'à moitié. Auprès de l'antasio j'étais encore la femme, la ménagère, celle qui partage l'autorité du maître ; ici je tombe au rang d'une servante. Ah ! quelle déchéance et combien je regrette d'avoir fait fi du bon roi Drosselbarte !

SCÈNE V

LA MÊME, LA REINE (en colporteuse)

LA REINE (*à la cantonade*) — Achetez, achetez à bon marché !

BLANCHE NEIGE (*allant voir à la porte à claire-voie, à gauche*) — Tiens, qui va là ?... Une pauvre, une colporteuse ?

LA REINE. — Achetez à bon marché !

BLANCHE NEIGE. — Passez votre chemin. Il m'est défendu de recevoir personne.

LA REINE. — N'empêche, tu peux bien jeter un coup d'œil sur ma marchandise.

BLANCHE NEIGE. — Qu'avez-vous à vendre ?

LA REINE. — Des occasions superbes : fanfreluches de soie, nœuds de velours, ceintures brodées de toutes les couleurs.

BLANCHE NEIGE (*à part*) — Bah ! si je tirais le verrou ? rien qu'une minute ?... Les gnômes ne pourraient m'en vouloir. (*haut*) Entrez, ma bonne femme, que j'examine tous ces objets de plus près.

LA REINE. — Hé hé ! voyez-vous la coquette ?... A ton âge moi aussi j'avais un faible pour les beaux rubans, pour les écharpes flottantes... Tiens, prends, en voilà de magnifiques à la mode barbaresque... C'est léger, c'est solide, tâte-moi ça !... C'est bariolé comme l'arc en ciel !

BLANCHE NEIGE. — Celle-ci m'irait, je pense ?

LA REINE. — Elle t'ira certainement. Veux-tu que je te l'essaie ?... Permits, mon cher amour, permets que je te l'attache comme il faut.

BLANCHE NEIGE. — Oh ! mais vous serrez trop fort !... Vous serrez trop !... Vous m'étouffez .. je meurs !... (*elle tombe évanouie*)

LA REINE. — Ah ! c'est ce que je désirais ! Maintenant je l'emporte sur toutes, je n'ai plus de rivale ! (*elle sort*)

SCÈNE VI

BLANCHE NEIGE, LES GNÔMES.

LES GNÔMES (*au dehors*)

... N'avaient pas de compagnie,

En ont une à présent !

Pan pan !

(*ils entrent en dansant*)

SPINEKOP. — Eh ! Blanche Neige, Blanche Neige !... Pas de réponse ?.. Qu'est-ce que cela signifie ?

RATTEKOP. — Horreur ! la voici étendue tout de son long !

CROLLEKOP. — Elle ne bouge plus...

SPINEKOP. — Mais son cœur bat, son cœur bat, vous dis-je ! Denouons cette echarpe qui l'étrangle. . Voyez, elle revient à elle, elle soupire, elle rouvre les yeux...

BLANCHE NEIGE (*faiblement*) — Oh ! merci, mes amis...

SPINEKOP. — Par ma barbe, tu l'as échappé belle !

BLANCHE NEIGE. — Une vieille colporteuse a tenté de me tuer...

RATTEKOP. — Ici ?... Dans notre maison ?... Tu lui avais donc ouvert ?

CROLLEKOP. — Malgré toutes nos recommandations ?

SPINEKOP. — Ah ! pourquoi nous as-tu désobéi ? Cette vieille n'était autre, j'en jurerais, que la reine Bourrabaguine.

BLANCHE NEIGE. — Pouvais-je supposer qu'elle s'acharnerait à ce point contre moi ?

SPINEKOP. — Tu connais sa foncière méchanceté ; raison de plus pour être prudente et garder les portes fermées.

RATTEKOP. — Eh ! camarades, l'action vaut mieux que la parole : obstruons tous les paysages, bouchons toutes les issues, entassons blocs sur blocs de façon à former une barricade que les plus agiles ne puissent franchir !

BLANCHE NEIGE. — Bons petits gnômes, quelle peine je vous donne !

SPINEKOP. — Nous te ferions au besoin un rempart de nos corps ! *(ils élèvent une barrière de rocs devant l'ouverture du fond. On entend à ce moment une sourde rumeur souterraine. Secousses de tremblement de terre.)*

BLANCHE NEIGE. — Que signifie ce bruit soudain ?... Remarquez donc, la terre tremble !

RATTEKOP. — Des vapeurs sulfureuses se répandent dans l'air ; la température devient de plus en plus suffocante.

SPINEKOP. — Bizarres phénomènes ! Est-ce que l'ancien volcan dans le cratère duquel est creusée notre demeure s'aviserait de se rallumer ?

CROLLEKOP. — Là bas le sol s'entr'ouvre. . Ah ! plus de doute, une éruption se prépare...

SPINEKOP *(tandis qu'une explosion terrible se produit)* — Sauve qui peut ! Tout s'écroule et s'embrase ! Fuyons !

RATTEKOP. — Songez d'abord à Blanche Neige !. Emmenez Blanche Neige !.. Emmenez-la !..

(ils s'enfuient par l'escalier du fond et la grotte s'effondre dans un tourbillon de fumée et de flammes)

SCÈNE VII

ASTAROTH *(seul)*

ASTAROTH *(surgissant au milieu des décombres)* — Trop tard ! ah ! ah ! ah !... Trop tard ! l'asphyxie a fait son œuvre !

SIXIÈME TABLEAU

Le cercueil de verre.

Un carrefour dans la montagne. Clair soleil. A droite, la maisonnette de Gretel. Par devant, un banc de pierre. Le chemin qui traverse la scène monte en pente douce et s'enfonce en serpentant dans la forêt.

SCÈNE I

GRETEL (seule)

(elle se met en route avec son troupeau et chante)

AIR : « *Le berger de Normandie* »

J'suis des bergèr's la plus jolie,
Mon troupeau s'monte à cent moutons,
Dès qu'la nature est reverdie
J'prends ma houlette et mes chansons !...

(elle disparaît dans le taillis)

SCÈNE II

FANTASIO, LE MATELOT, GRETEL.

LE MATELOT. — Maître, un dernier effort. La ville est proche. Nous touchons au but.

FANTASIO. — Impossible... Je défaille...

LE MATELOT. — C'est qu'il dit vrai !... Et personne aux environs...

GRETEL *(reparaissant au fond de la scène)*

Dès qu'la nature est reverdie
J'prends ma houlette....

LE MATELOT. — Hé là ! bergère, hé !

GRETEL. — Quoi c'est-y qu'il vous faut là-bas ?

LE MATELOT. — Du secours pour un camarade qui se trouve mal.

GRETEL (*redescendant*) — Ben vrai, il est dans un joli état, votre camarade !

LE MATELOT. — Il a eu trop de fatigues et d'émotions, bergère.

GRETEL. — Dégraillons d'abord son manteau... Oh ! la la ! il est mouillé du haut en bas comme si sensement qu'on l'aurait repêché d'une noyade !

LE MATELOT. — Vous devinez juste.

GRETEL. — Alors y peut pas rester ainsi sur la dure ; faut qu'il entre chez moi.

FANTASIO. — Non, ce n'est pas la peine...

GRETEL. — Que si fait donc, not'monsieur ; faut vous sécher d'abord.

FANTASIO. — Je veux me remettre en route !

GRETEL. — He ! c'est point cinq minutes de plus qui feront l'affaire. Laissez, que j'vous dis ! J'vas vous installer au chaud, devant la cheminée, sur une botte de paille. Avec ça et une bolée de bon cidre dans la gargoulette vous serez de suite un autre homme.

FANTASIO. — Il y a encore de braves gens sur la terre.

GRETEL. — Ben oui, quéqu'fois, not'monsieur. Laissez-vous faire. Eh ! j'm'y connais.

FANTASIO. — Un dernier mot, matelot, avant que tu me quittes.

LE MATELOT. — Parlez, maître, je vous écoute.

FANTASIO (*après lui avoir parlé bas à l'oreille*) — Tu m'as compris ?

LE MATELOT. — Vos ordres seront exécutés. Je cours jusqu'à la ville et reviens au plus vite. (*sort le matelot*)

FANTASIO. — Toi, maintenant, bergère, donne-moi ton bras. (*il s'appuie sur Gretel pour entrer dans la maisonnette*)

SCÈNE III

LES TROIS GNOMES (portant Blanche Neige dans un cercueil de verre)

SPINEKOP. — Arrêtez, les larmes obscurcissent mes yeux !

RATTEKOP. — Oh ! le volcan lâche et stupide qui nous épargne, nous, les vieux, pour frapper une victime pareille !

CROLLEKOP. — On la croirait seulement endormie tant ses joues sont restées roses et souriantes ses lèvres !

SPINEKOP. — Et nous aurions le cœur de la mettre en terre ?

RATTEKOP. — Non, non, portons-la plutôt tout en haut des montagnes, dans la région des neiges pures et sereines comme elle, sur les cimes inaccessibles où la méchanceté des hommes ne pourra troubler son repos.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FANTASIO, GRETEL.

GRETEL (*faisant assoir Fantasio devant la porte*) — Ça va mieux, pas vrai, maintenant ?

FANTASIO. — Oui, votre cidre m'a tout regaillardé.

GRETEL. — J'vas vous en chercher encore. (*elle sort*)

FANTASIO. — Qui sont ces petits personnages à barbe de patriarche et que portent-ils sur cette civière qu'ils entourent en pleurant ? (*il se dirige vers eux*)

SPINEKOP. — N'approchez pas. Faites silence.

FANTASIO. — D'où vient votre tristesse, bonnes gens ?

RATTEKOP. — Chut ! parlez bas... Elle dort.

FANTASIO. — Elle ?... Qui cela ?... Grand Dieu ! c'est Blanche Neige, ma Blanche Neige... morte !

SPINEKOP. — Vous la connaissez donc ?

FANTASIO. — Si je la connais !... Blanche Neige, ma femme et ma meilleure amie !... Ah ! qu'il est court, le bonheur en ce monde !...

SPINEKOP. — Nous l'aimions bien aussi...

RATTEKOP. — Joie des yeux, trésor de grâces, elle était la Beauté. Comment vivre sans elle ?..

CROLLEKOP. — C'est pour la voir encore, c'est pour la voir toujours que nous l'avons enfermée dans ce cercueil de verre.

FANTASIO. — Oh ! ce cercueil, laissez-le moi ; je vous donnerai en échange tout ce qu'il vous plaira.

SPINEKOP. — Eh ! que voulez-vous que nous vous demandions sinon la faveur de ne point la quitter ?

SCÈNE V

LES MÊMES, UN MINISTRE, LE MATELOT.

LE MINISTRE. — Prévenu de votre retour par ce matelot, roi Drosselbarte, je viens chercher vos commandements.

FANTASIO. — Il est urgent que vous sachiez, mon cher ministre, que dès ce soir je regagnerai ma capitale avec la femme que je me suis choisie, la princesse Blanche Neige. J'entends que l'on prépare en son honneur l'entrée la plus triomphale qu'il soit possible d'imaginer : que toutes les maisons soient pavoisées, toutes les rues jonchées de fleurs, tous les carillons mis en branle ! Vous veillerez à ce que mon peuple se porte au devant de sa souveraine au son des fifres et des tambours.

LE MINISTRE. — Sire, il sera fait selon que vous avez prescrit. *(sortent le ministre et le matelot)*

FANTASIO. — Quant à vous, gnômes compatissants, je n'entends pas que vous abandonniez votre fidèle amie ; mais avant que nous prenions ensemble le chemin de mon palais, souffrez que je l'embrasse une dernière fois...

(Spinekop soulève le couvercle du cercueil et aussitôt Blanche Neige reprend ses sens)

BLANCHE NEIGE. — Enfin... je respire !... Où suis-je donc ?

FANTASIO. — Près de moi, mon adorée.

BLANCHE NEIGE. — Quoi, Fantasio, c'est vous !... Quelle joie j'éprouve à vous retrouver !... Et vous aussi, chers petits gnômes, mes camarades !... Mais que s'est-il donc passé ? Il me semble que je sors d'un rêve, d'un vilain rêve et que je renaiss à la vie...

SPINEKOP. — En effet, c'est une résurrection !

BLANCHE NEIGE. — Des cloches sonnent là-bas... Entendez-vous ?

FANTASIO. — Ce sont les cloches de Pâques. Le printemps est revenu.

BLANCHE NEIGE. — Oui, déjà le soleil a tout transfiguré !.. Oh ! la belle forêt ! A qui appartient-elle ?

FANTASIO. — Au roi Drosselbarte, ma chérie. Si tu l'avais pris pour mari, elle t'appartiendrait aussi.

BLANCHE NEIGE. — Méchant, méchant, pourquoi reparler de ces choses ? Je n'envie plus le roi Drosselbarte, je ne rougis plus d'être la femme d'un pauvre homme, puisque ce pauvre homme m'aime plus que tout au monde !

FANTASIO. — Ah ! s'il t'aime, Blanche Neige !.. Apprends ce qu'il a fait pour toi : le roi Drosselbarte et Fantasio le bohémien ne font qu'un. C'est pour t'obtenir que j'ai pris l'habit et la tournure d'un mendiant, oui, c'est pour t'obtenir et t'arracher à la tyrannie de ta belle-mère... et aussi un peu, pour te punir, princesse à tête folle, de t'être moquée de mon nez que tu trouvais tourné en bec de grive !

BLANCHE NEIGE. — Ah ! oui, c'est vrai, le bec de grive... Bon roi Drosselbarte, que j'ai été coupable !

FANTASIO. — Pas tant que tu le crois, Blanche Neige. Ce qu'on est contraint de faire, on ne le fait jamais de bon cœur et c'est par force qu'on prétendait te marier.

BLANCHE NEIGE. — Sans doute, sans doute, mais tout de même je ne suis pas digne d'être votre femme.

FANTASIO. — Va, console-toi, petite. Les mauvais jours

sont passés ; nous allons pouvoir célébrer notre nocé en compagnie de nos trois amis.

SPINEROP. — Avec plaisir, roi Drosselbarte, mais vos trois amis ont auparavant certaine besogne à terminer ..

FANTASIO. — Et quelle besogne ?

SPINEROP. — Excusez-nous, vous le saurez plus tard.

LES TROIS GNÔMES

Vont se mettre en campagne

Creusant — pan pan ! piochant — pan pan !

Vont se mettre en campagne,

Tant pis pour les méchants !

Pan pan !

Tant pis pour les méchants !

(ils sortent en chantant)

SEPTIÈME TABLEAU

L'écrasement de la vipère.

Le palais illuminé du roi Drosselbarte.

SCÈNE I

LE ROI, BLANCHE NEIGE.

VOIX DU PEUPLE (*au dehors*) — Vive le roi ! Vive la reine !

LE ROI. — C'est toi qu'on acclame, ma douce Blanche Neige.

BLANCHE NEIGE. — Oui, grâce à vous je suis heureuse, et cependant...

LE ROI. — Quoi ? tu crains encore ta belle-mère ?

BLANCHE NEIGE. — Ah ! que va-t-il se passer quand elle se retrouvera de nouveau devant son miroir ?...

SCÈNE II

LES MÊMES, LA FÉE ONDINE.

LA FÉE (*apparaissant*) — Il ne passera rien, mon enfant, pour la bonne raison que je l'ai mise pour jamais hors d'état de vous nuire. Avec l'aide des trois petits gnômes qui ont à coups de pic et de pioche creusé un lit à mes cataractes furibondes, j'ai lâché l'océan contre le palais de la mégère et tout en un clin d'œil a été inondé, submergé, englouti ! La reine Bourrabaquine est tombée entre nos mains et regarde ! nous te l'amenons couverte de chaînes comme une bête féroce !

SCÈNE III

LES MÊMES, LA REINE, LES 3 GNOMES.

LA REINE (*enchaînée, conduite par Spinckop*) — Vaincue, être vaincu par elle !

BLANCHE NEIGE. — Reine Bourrabaquine, j'ai compassion de votre infortune ; je n'oublie point que vous fûtes autrefois la femme de mon père et tout le mal que vous m'avez fait, je vous le pardonne.

LA REINE. — Eh ! ton pardon, je le méprise ! A moi, mon fidèle Astaroth ! A mon secours, génie du feu !

LA FÉE. — Astaroth ne te repondra plus : ton miroir est brisé, donc le charme est rompu.

LA REINE. — C'est bien. Vous êtes décidément les maîtres. Faites de moi ce qu'il vous plaira !

BLANCHE NEIGE. — Grâce, grâce pour elle, bonne fée !

SPINEKOP. — Non, pas de pitié pour les vipères ; il faut les empêcher de mordre, il faut les écraser !

LA FÉE. — Qu'elle soit donc punie par où elle a pêché : qu'on lui taillade à coups de couteau sa figure dont elle est si vaine, qu'on la traîne devant la foule assemblée et là, les pieds chaussés de pantoufles de fer rougies au feu, qu'on la force à danser jusqu'à ce qu'elle en perde le souffle et la vie !
(*on emmène la Reine qui pousse des cris de rage*) Et maintenant que justice est faite, place à la joie et vive Blanche Neige !

SPINEKOP (*s'adressant au public*)

AIR : « *La mère Michel* »

Pour terminer ce drame

Disons qu'avec le temps

Drosselbarte et sa femme

Eurent beaucoup d'enfants,

Que l'bon Dieu vous bénisse

Comme il l'a fait pour eux !

Pour peu qu'on applaudisse

Nous s'rons tous bien heureux !

Sur l'air du tra la la la (bis)

Sur l'air du tra deri dera

La la la !

(*Rideau*)

FIN





21.6.74

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PN
1981
B47

Berlier, Paul
Blanche neige

